

STUDIOCANAL PRÉSENTE

JEANNE MOREAU, FATALE, DANS UNE VENISE SENSUELLE ET ENVOUTANTE

JEANNE  
MOREAU

STANLEY  
BAKER



# Eva

UN FILM DE JOSEPH LOSEY

VIRNA LISI GIORGIO ALBERTAZZI

JAMES VILLIERS RICCARDO GARRONE LISA GASTONI CHECCO RISSONE  
D'APRÈS LE ROMAN DE JAMES HADLEY CHASE SCÉNARIO HUGO BUTLER ET EVAN JONES MUSIQUE DE MICHEL LEGRAND  
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE GIANNI DIVENANZO PRODUIT PAR RAYMOND ET ROBERT HAKIM

SDI  
Syndicat des  
Distributeurs  
Indépendants

adfp  
Association des  
Distributeurs  
de France

Les Acacias  
DISTRIBUTION

STUDIOCANAL

CNC

Sur un air lancinant de Billie Holiday, le portrait d'une séductrice absolue. Adapté de James Hadley Chase, un Losey esthétique et sensuel.



## SYNOPSIS

*Tyvian Jones est un menteur qui s'est bâti une réputation d'écrivain grâce aux ouvrages de son frère. Arrivant à Venise, il rencontre Eva, dont il tombe follement amoureux. Mais cette dernière a choisi de vivre une vie indépendante, se refusant à aimer et ne voulant pas être aimée. Tyvian se marie avec une autre femme, Francesca, mais aime toujours Eva, ce qui fait de sa vie un enfer...*



## FICHE TECHNIQUE

RÉALISATION

**JOSEPH LOSEY**

SCÉNARIO

**HUGO BUTLER**

**EVAN JONES**

d'après le roman de

**JAMES HADLEY CHASE**

PHOTOGRAPHIE

**GIANNI DI VENANZO**

MUSIQUE

**MICHEL LEGRAND**

CHANSONS

*Willow weep for me*

*Loveless Love*

interprétées par

**BILLIE HOLIDAY**

MONTAGE

**REGINALD BECK**

**FRANCA SILVI**

DÉCORS

**RICHARD MACDONALD**

COSTUMES DE JEANNE MOREAU

**PIERRE CARDIN**

PRODUCTEURS

**ROBERT ET RAYMOND HAKIM**

PRODUCTION

**INTEROPA FILM**

**PARIS FILM PRODUCTION**

## INTERPRÉTATION

EVA OLIVIER

**JEANNE MOREAU**

TYVIAN JONES

**STANLEY BAKER**

FRANCESCA FERRARA

**VIRNA LISI**

BRANCO MALLONI

**GIORGIO ALBERTAZZI**

MICHELE

**RICCARDO GARRONE**

## EVA

Grande-Bretagne / 1962 / 1h49

DCP / 1.66 / mono / Visa 24 596

**SORTIE LE 27 AOÛT 2014**

## PRESSE

**EVA SIMONET**

Tel : 06 62 41 06 16

eva.simonet@wanadoo.fr

## PROPOS DE JOSEPH LOSEY

### UN FILM MUTILÉ

Il y eut une ou deux projections à la presse du film tel que je l'avais remonté pour Robert Hakim, et elles se passèrent très bien. C'est alors que j'assistai à la troisième projection, où je constatai que les Hakim avaient coupé vingt minutes. Nous eûmes une discussion terrible. Mais je n'y pouvais rien, parce que j'avais renoncé à mes droits. Et je ne reçus jamais la totalité de mon salaire, pas plus que Legrand, Moreau ou MacDonald.

Il y eut alors une grande première au cinéma « Publicis », une catastrophe. Le film ne fut pas compris et, dans l'ensemble, n'eut pas de bonnes critiques. Ils avaient fait des coupes qui détruisaient le rythme et la compréhension.(...)

Je quittai Paris en me sentant très malheureux et détruit. Le film ne marchait pas. Alors ils doublèrent le film à nouveau, ajoutèrent des répliques qui n'y avaient jamais été, donnant à Moreau une voix fausse, ôtant des répliques, révisant la musique — qui avait été une partition brillante et formant un tout — la mixant de manière à faire baisser certains sons que j'avais passé beaucoup de temps à obtenir à la bonne intensité, remplaçant le doublage de Virna Lisi, qui était brillant, par une voix américaine complètement fausse, détruisant enfin un film qui était, de tout ce que j'avais fait, le plus près d'être un grand film. Ce fut donc une expérience horrible.

Lorsque nous apprîmes cela, nous tous qui avons eu un rôle créatif sur ce film, nous envoyâmes aux Hakim une lettre leur demandant d'enlever nos noms du film et de rendre publique notre demande. Robert Hakim porta plainte contre nous tous, disant que notre contrat stipulait que nous ne pouvions faire aucune déclaration publique susceptible de faire du tort au film. Et il avait raison, mais nous n'en savions rien.

Depuis ce temps-là, je leur ai plus d'une fois proposé de remonter gratuitement le film, mais ils prétendent ne plus avoir le matériel.

Michel Ciment, *Le livre de Losey*, Editions Stock, 1979, p.270



## L'ENFER DU COUPLE

J'étais très préoccupé par les raisons d'un échec entre deux personnes qui, en apparence, avaient tout pour elles : elles s'aimaient, se respectaient, venaient du même milieu, avaient les mêmes idées, savaient tout le tort que leur avaient fait la société et leurs parents, et elles faisaient le même à leur fils. Et je voulais comprendre, dans la société ou dans les relations bourgeoises hommes-femmes, ce qui était si destructeur.

C'était donc un film profondément personnel, où je ne voulais pas seulement exprimer mes relations amoureuses, mais aussi mon exil, qui avait quelque chose à voir avec le personnage inter-

prété par Stanley Baker. Avoir connu une espèce de démembrement des lieux et du milieu aussi total mène à un démembrement de vos relations personnelles. Et j'exprimais ce qui restait du complexe d'infériorité né de ma jeunesse et du conflit dans ma propre famille. Ma jeunesse. Mon enfance.

op.cit., p.257

Ici, l'essence même du drame du couple, c'est la violence. La liaison inharmonieuse de deux êtres qui ne se comprennent pas, mène à la violence. Ce sont deux bêtes féroces enfermées dans la même cage. Les rapports d'un homme et d'une femme sont compris entre deux points, la vie et la mort. La vie, c'est la procréation. Mais dans *Eva* tous deux luttant pour se détruire, il y a émasculatation; l'homme cherchant à déféminiser la femme. Dans leurs rapports, j'ai voulu montrer que l'un comme l'autre étaient momentanément vainqueur et vaincu. A la fin, j'aurais aimé accentuer, les montrer comme mariés tacitement : pour elle, c'était un homme qui était là quand elle le voulait, pour lui, c'était surtout une femme qui ne le jugeait pas.

*Les Lettres Françaises*, 17-10-62



## VENISE

(...) j'étais amoureux de Venise. J'y étais venu pour la première fois en juillet 1951. J'avais alors connu et aimé Venise, quoiqu'elle fût pleine de touristes, sale, chaude et abominable par bien des aspects. Mais lorsque j'y revins, avec le souvenir de ce premier contact, pour tourner le film, ce fut une histoire d'amour. Et cela concrétisa immédiatement de façon visuelle toutes mes préoccupations avec les miroirs, les gauchers, l'inversion sexuelle, la fragmentation de l'eau. A ce propos, les deux personnages sont narcissiques, l'un publiquement, l'autre en privé.(...)

Venise en hiver est presque incolore, et cette ville, comme le Paris de *M. Klein*, est toute en demi-teintes, très proche du noir et blanc. Elle est grise. Et nous avons eu la chance d'avoir, à Venise aussi, une petite chute de neige. L'atmosphère était très étrange, sombre et froide.

op.cit. p.265

Venise est une ville où l'on va se cacher. C'est une ville triste sous la pluie d'hiver, presque préhistorique, et c'est le symbole freudien de l'eau. Je ne voulais pas tourner tout le film à Rome, car on m'aurait accusé de refaire *La Dolce Vita*. Je préférais opposer l'horreur de leur liaison à la beauté de Venise.

*Les Lettres Françaises*

## REGARD CRITIQUE

Le dernier film de Joseph Losey frappe d'abord par son brio : c'est un étonnant et parfois admirable exercice de style, un numéro de corde raide technique ; Losey a travaillé sans filet, si j'ose dire, et il a réussi un tour de force : celui de la photogénie, qui paraît être de plus en plus le dénominateur commun de tout le cinéma moderne et qui est en tous cas l'aspect le plus attachant de notre « nouvelle vague ». *Jules et Jim* et *Cléo de 5 à 7* ont, de ce point de vue, fait un disciple. La photographie de Gianni di Venanzo (l'un des plus grands chefs-opérateurs italiens, celui de *La Notte* et de *L'Éclipse* entre autres) est absolument superbe : intensément lumineuse mais en même temps sensuelle à force de douceur dans la gamme des gris. Le paysage de Venise en hiver, noyée de brume sous un ciel lourd, se prêtait à des variations plastiques et psychologiques et Losey en a profité avec une habileté qui frôlerait la complaisance s'il ne nous donnait de la cité des Doges, de la lagune et de Torcello une image dénuée de toute préoccupation touristique et d'une beauté qui ne peut laisser insensible. La caméra, lancée dans de perpétuelles virevoltes autour des personnages, explore un décor baroque et luxueux, peuplé d'angelots jésuites et de bibelots ouvragés, de fauteuils profonds et de fourrures soyeuses et où le whisky et les coupures de 10.000 livres coulent à flot. Assurément, *L'Année dernière à Marienbad* aussi est passé par là... (...)

Je suis tenté de penser qu'avec *Eva*, Losey s'est offert une cure de *cinéma-cinéma*, pour reprendre l'excellente formule de Pierre Billard. Indiscutablement, il s'est donné le plaisir de faire des images, d'écrire un somptueux poème plastique dédié à une femme merveilleuse et à une grande actrice : Jeanne Moreau.

Cette femme, « c'est Vénus tout entière à sa proie attachée » ou, pour prendre un terme de comparaison plus cinématographique, c'est Loulou, la Loulou de Wedekind et Pabst, vouée à la destruction des hommes. Dès qu'il rencontre *Eva*, l'écrivain Tyvian Jones (Stanley Baker, aussi remarquable que sa partenaire) éprouve pour elle une vive passion, faite de désir physique mais aussi de fascination spirituelle, passion qu'elle tente de décourager aussitôt par des manœuvres dilatoires et humiliantes.

(...)Nous sommes subjugués jusqu'à la dernière minute. Cela grâce à Jeanne Moreau, incontestablement. Dans un personnage moins attachant que celui qu'elle incarnait dans *Jules et Jim*, elle m'a paru plus à l'aise ici pour déployer ce qu'il y a en elle d'un peu cérébral, d'un peu froid : bel objet de luxe, splendide animal, créature féline, on l'imagine bien se changeant en panthère noire, comme jadis Simone Simon. Elle est suivie pas à pas par une caméra admirative et insatiable qui détaille ses moindres gestes, ses moues, ses regards, la souple liane de son corps, les envols de sa chevelure.

Tout cela est fort beau et la somptuosité plastique de la réalisation fait d'*Eva* un film voluptueux.

Marcel Martin, *Cinéma 62*

